

PRIX MOSELLY 1991

La "Rannaie" d'Isidore

par Michel LECLERC

Autrefois, à la campagne, quand ils entendaient sonner une "rannaie" au clocher du village, les gens s'immobilisaient soudain, en prenant un air grave et interrogateur, et les femmes pieuses se signaient en murmurant : " Requiescant in pace ".

Car la "rannaie", dans le patois du pays, c'était le glas que l'on reconnaissait à ce tintement triste, lancinant, qui résonnait dans la vallée et que le vent emportait, jusque sur les montagnes, pour annoncer un trépas.

En écoutant cette sonnerie, dont la répétition devenait angoissante en hiver quand la nuit était tombée, chacun pensait qu'il s'agissait peut-être du décès d'un parent ou d'un ami, presque toujours d'une personne connue. Mais à la mauvaise saison, dans les fermes éparpillées sur une des communes les plus vastes de la Lorraine, les nouvelles se propageaient lentement et quelqu'un pouvait mourir sans même qu'on sût s'il avait été malade.

Pourtant cette "rannaie", si inquiétante et redoutée, a bien diverti ce charmant village où un promeneur attentif peut encore découvrir au bord d'un chemin forestier de grosses pierres dressées, moussues, grossièrement équarries, sur lesquelles sont gravées la croix de Saint-André sur une face et la croix de Lorraine sur la face opposée pour délimiter jadis, la frontière entre le comté et le duché du bon Stanislas.

Donc, à la fin du siècle dernier, dans un écart perdu de la montagne, derrière

le bois du Puhoux, vivaient chichement deux frères et leur soeur dans une vieille bâtisse que leur avaient laissée leurs parents disparus depuis longtemps. Quelques arpents de prés et de champs ingrats leur permettaient de vivoter en tirant de menus profits d'un petit élevage.

À l'approche de la Toussaint, quand leurs maigres récoltes étaient engrangées, Jules et Isidore exerçaient le rude métier de bûcherons. Ils étaient célibataires et risquaient fort de le rester car ils allaient atteindre la cinquantaine. Célestine, qu'on appelait familièrement Titine, entretenait la maison et s'occupait des bêtes.

Grande, mince, les cheveux grisonnants, un chignon collé sur la nuque, les lèvres pincées, l'air revêche, le regard inquisiteur et soupçonneux, c'était tout le portrait d'une vieille fille qui supportait son célibat comme une infirmité, faute d'avoir rencontré dans sa jeunesse, un mari pour l'en débarrasser.

Un peu plus âgée que ses frères, elle se consolait en s'attribuant un droit d'aïnesse qui consistait à exercer sur la maisonnée une autorité presque absolue. Titine commandait les travaux, imposait ses décisions, rationnait tout, tenait fermement les cordons de la bourse et ne les déliait qu'à regret et avec parcimonie.

Elle gouvernait ainsi, avec une rigueur sans défaillance, une de ces maisons dont on disait malicieusement qu'il n'en sortait que la fumée. Et les deux frères

supportaient ce despotisme sans rechigner et presque inconsciemment car ils étaient incapables d'assumer la moindre responsabilité. Aussi vivaient-ils en toute quiétude sous la tutelle rigide, mais sécurisante, de leur soeur.

Isidore semblait apprécier tout particulièrement cette situation. C'était un solide gaillard, à la démarche un peu lourde, les cheveux en broussaille, de longues moustaches tombantes, un regard de chien fidèle, des gestes lents, précis et efficaces de paysan qui sait travailler en ménageant ses forces.

D'un naturel paisible, sobre, effacé, il n'exigeait rien, parlait peu, ne contrariait personne et paraissait toujours satisfait de son sort. Certains le trouvaient même un peu simplet, mais dans le pays, on disait d'un homme comme lui : " C'est une bonne pâte " et il ne causait aucun souci à sa soeur. Au contraire, quand le mauvais temps le retenait à la maison, il l'aidait dans les gros travaux du ménage.

Jules, le cadet, ne ressemblait pas à son frère. À côté de cette force de la nature, il paraissait chétif. Il était cependant plus nerveux et ses yeux vifs, sous d'épais sourcils noirs, lui donnaient un air plus éveillé. Plus habile aussi qu'Isidore, il organisait mieux son travail, savait soigner une bête malade, rafistoler un outil et exécuter de petites réparations dans la maison. Il lui arrivait même de faire des remarques pleines de bon sens qui étonnaient sa soeur.

On reconnaissait Jules de loin à son vieux chapeau de feutre à larges bords, délavé par les intempéries, creusé au sommet comme une soucoupe, et qu'il portait en toutes saisons, serti sur son crâne chauve.

Chose rare en ce temps-là, Jules ne portait pas de barbe alors que les hommes étaient fiers de leurs moustaches qu'ils considéraient comme un signe de virilité et se moquaient d'un vieux garçon imberbe en le traitant de " cul de singe ". D'un caractère pacifique, Jules, loin de s'en offusquer, et qui avait, disait-on, " la

cheville pour boucher le trou " répliquait en riant que les femmes ne se piquaient pas en l'embrassant.

Il aimait parler, se divertir et supportait mal la dictature de sa soeur. Souvent, le dimanche, cette austérité le bridait comme un carcan.

Il faut reconnaître qu'à cette époque les divertissements étaient rares et la seule distraction de Jules était de passer un bon moment dans une de ces auberges rustiques dont il ne reste maintenant que des ruines et qui ont donné leurs noms évocateurs à des lieux-dits tels " Le chat noir " ou " La Pompeuse ".

Jules se complaisait dans cette atmosphère chaude, animée, bruyante et gaie. C'est là qu'il retrouvait des camarades et que circulaient les nouvelles du pays. On causait, on jouait aux cartes ou aux quilles, les plaisanteries fusaient, on riait et, bien sûr, on se désaltérait.

Jules n'était pas un ivrogne, mais s'il buvait du petit-lait à ces moments-là ce n'était qu'une image et souvent, au terme de ces escapades, il rentrait le cerveau embrumé et la démarche incertaine. À la gravité de son état, Titine estimait la dépense. Aussi nourrissait-elle à l'égard de son frère une sorte de rancœur tenace qu'elle exprimait en grimaçant quand on parlait de lui :

" Il n'est pas méchant, mais quand il est sorti, il a un vilain trou sous le nez ".

Titine avait sévi et Jules avait donc deux préoccupations majeures : disposer d'un petit pécule et trouver un prétexte pour s'évader.

Le premier problème n'était pas difficile à résoudre. En trichant un peu sur son salaire de bûcheron, avec la complicité de son frère, il parvenait à mettre de côté " une poire pour la soif " et l'expression, dans ce cas, ne pouvait pas mieux convenir.

Trouver un moyen pour s'échapper, ce n'était pas aussi simple. Jules avait



déjà imaginé quelques stratagèmes, mais Titine devenait de plus en plus vigilante et déjouait, maintenant, les plans qu'il échafaudait après de laborieuses cogitations. Titine veillait et quand Jules croyait avoir trouvé un bon motif pour sortir, elle en trouvait un meilleur encore pour l'accompagner. Et Jules était toujours à la recherche d'un subterfuge pour s'éclipser sans éveiller la méfiance du cerbère.

Mais ces contrariétés puériles allaient s'estomper devant des soucis bien plus inquiétants.

Cette année-là, aux fortes chaleurs de l'été, avait succédé sans transition un automne frais et pluvieux. Isidore, toujours débraillé et insouciant, avait pris froid et, depuis quelques jours, il ne se sentait pas bien. Il toussait, paraissait fiévreux, ses forces l'abandonnaient. Il dut s'aliter et malgré les tisanes et les cataplasmes, son état empirait. De plus en plus oppressé, par moments, il suffoquait.

En ce début d'après-midi d'un dimanche maussade, pendant que Titine s'affairait dans la cuisine et que le malade somnolait, la respiration sifflante, entrecoupée de bruits rauques, Jules s'était assis à son chevet, immobile, silencieux, les yeux dans le vague. En le voyant ainsi on aurait pu penser qu'il craignait une issue fatale et songeait déjà aux conséquences de la disparition de son frère.

Brusquement, au moment où Titine entrerait, il émergea de sa torpeur et se leva en disant bien haut :

" On ne peut pas le laisser comme ça ."

Titine poussa un soupir de soulagement car elle avait compris qu'il allait prévenir monsieur le Curé. On avait l'habitude, en effet, d'alerter le saint homme avant le médecin : il était instruit, visitait souvent des malades, connaissait de bonnes recettes et pouvait donner de précieux conseils. Et surtout, c'était gratuit, avec les secours spirituels en plus.

Et si le malade trépassait avant qu'on ait prévenu le docteur, on pensait que sa visite aurait été inutile et on avait quand même la conscience tranquille puisqu'on avait fait " ce qu'il fallait " avec, pour consolation, une dépense en moins.

Jules fit un simulacre de toilette en aspergeant à la fontaine son visage crasseux, se rasa ou plutôt fit semblant, revêtit hâtivement ses habits du dimanche, donna quelques vagues coups de brosse sur la couronne de cheveux qui lui restaient encore avant d'enfoncer son chapeau neuf et sortit précipitamment.

Il dégringola le bois du Puhoux par un sentier rocailleux, se retrouva bientôt au " Pied du Mont ", traversa le hameau de la " Banvoie " tête baissée d'un pas alerte, grimpa le " Ran d'Cresot " en ralentissant à peine et dévala rapidement la pente raide de l'autre versant.

Mais, arrivé au bas de la côte, au lieu de poursuivre vers le pont de la Croix afin de gagner le centre du village, il changea brusquement de direction pour monter prestement les escaliers du " Café du Commerce " où il s'engouffra pour aller s'asseoir, tout essoufflé, à une table au fond de la salle.

De voir ce client apparaître, alors qu'on savait son frère mal en point, il y avait de quoi intriguer la patronne. Isidore serait-il hors de danger ou même convalescent ?

En apportant une chopine de vin et un grand verre, elle ne put s'empêcher de lancer sur un ton enjoué dans ce patois aux expressions savoureuses qu'on n'entend presque plus :

" Mais si bien vêtu, Jules, vous allez voir les filles ?"

La réponse tomba aussi brève qu'inattendue :

" Non, je vais faire sonner la " ranaie " d'Isidore "

La mine réjouie de la curieuse s'était figée subitement comme si elle avait entendu le battement des cloches et elle reprit, après un silence et un hochement de tête qui traduisaient sa stupéfaction :

" Ah ! c'est que votre Isidore est mort "

" Eh bien ! pas tout à fait. Quand je suis parti, il râlait encore, mais à l'heure qu'il est, Isidore doit être passé, c'est sûr "

Et là-dessus, le premier verre fut absorbé ainsi qu'une ondée sur du sable à la canicule.

La patronne effaça un sourire à peine esquissé : elle avait flairé la ruse et compris tout de suite que Jules n'irait pas plus loin. Sans rien laisser paraître, elle commença l'oraison funèbre de l'agonisant ou du présumé défunt :

" C'était un homme bon... Il travaillait bien... Ca va faire un vide dans la maison..."

De temps à autre, quand un client entra, la patronne s'empressait de lui apprendre la triste nouvelle en clignant de l'oeil à la dérobée et les lamentations reprenaient avec les sempiternelles réflexions qu'on entendait lorsqu'on jetait de l'eau bénite à un trépassé. L'un disait :

" Il n'a jamais fait de mal à personne "

Un autre ajoutait :

" Des hommes comme lui, il n'y en a guère "

Propos vague et ambigu qui pouvait être aussi bien un éloge qu'un coup de griffe hypocrite.

Un troisième poursuivait :

" On le verra encore bien des années "

Prédiction souvent trop flatteuse et optimiste qui, dès les mois suivants,

n'évitait pas au disparu d'être oublié comme s'il n'avait jamais existé.

On parla longuement de ses qualités, très peu de ses défauts, sauf pour les minimiser en leur trouvant les plus charitables excuses et un paroissien, assurément plus perfide que naïf, finit par déclarer que ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont et qu'Isidore irait sûrement au paradis.

Et cette scène se déroulait dans un cadre et une ambiance rappelant celle du traditionnel repas d'enterrement qui, il n'y a pas encore bien longtemps, avait lieu dans une auberge proche de l'église ; repas copieux, bien arrosé, surtout si un héritage était en vue, commencé dans le silence et les pleurs et terminé, quelquefois, par des plaisanteries et des rires avant le " De Profoudis ", final qui ramenait le calme précédant les dernières et interminables embrassades.

Pendant toute cette comédie, Jules acquiesçait en remuant la tête, l'air de plus en plus réconforté, sa langue se déliait, les chopines se vidaient et le temps passait.

Vers le soir, alors que Jules avait oublié la " rannaie " et après avoir ingurgité bien plus que la dose nécessaire pour noyer son chagrin, la patronne lui fit comprendre qu'il était temps de rentrer :

" Vous serez "ennuité" Jules "

Il régla ses consommations, se leva péniblement en se cramponnant à la table, traversa la salle en bousculant quelques chaises et gagna la sortie. Il descendit courbé l'escalier du perron, une main crispée sur la rampe, fit un effort pour se redresser après la dernière marche et aborda d'un pas hésitant le raidillon du " Ran d'Cresot ". De temps en temps, il s'arrêtait, reprenait son souffle, essayait de rétablir son équilibre et repartait en se dandinant comme une breloque.

Il mit longtemps pour atteindre le sentier scabreux qui monte à travers le Puhoux, mais à partir de là, il gravit son calvaire.

La nuit était venue depuis un moment et quand Jules attaqua la pente il n'était pas encore dégrisé et paraissait déjà bien fatigué par les efforts qu'il venait de fournir.

Les averses d'automne avaient détrempé la terre et des bourrasques de vent froid s'abattaient par intermittence sur la forêt avec des sifflements lugubres.

La course des nuages découvrait la lune par intervalles et les hêtres aux troncs blanchâtres, que le vent dépouillait de leurs feuilles, lui apparaissaient tels des fantômes squelettiques dansant une ronde macabre.

Il aurait pu croire aussi qu'il traversait un sabbat de sorcières où chacune prenait un malin plaisir à lui créer des embûches. On lui jetait des feuilles mortes au visage, on glissait traîtreusement des cailloux sous ses pieds, on lui faisait des croche-pieds avec les racines surnoises et Jules trébuchait et s'étalait lourdement sur le sol boueux.

De temps en temps, des masses nuageuses qui s'accrochaient en s'effilochant au flanc de la montagne, le plongeaient brusquement dans une brume épaisse qui l'aveuglait et risquait de le faire basculer dans le ravin.

Aussitôt, dans un réflexe salutaire, il s'approchait du bord opposé du sentier, mais les branches élastiques de sapins ou d'épicéas, qu'il détournait, lui revenaient vivement et cinglaient son visage de leurs aiguilles acérées. Une de ces gifles fouetta même si violemment son chapeau que l'inséparable couvre-chef roula sur la pente et disparut dans les broussailles.

Tout à coup, une chouette surprise le frôla en poussant son hululement sinistre. La peur le saisit. Une sueur glacée ruisselait sur son visage blême et collait sa chemise sur son dos. Il frissonnait, ses jambes flageolaient et, pendant de courts instants, ses dents claquaient comme des castagnettes.

Heureusement, il approchait du but. Après un ultime effort il arriva, enfin, à la

ferme, se dirigea vers la grange et poussa doucement la porte. Un rayon de lune lui permit de distinguer vaguement un tas de paille près de l'écurie. Dans un dernier sursaut d'énergie il l'atteignit lentement, sans faire de bruit et y laissa choir comme une masse son corps épuisé et meurtri.

A cet instant, une boule grise jaillit du tas en poussant un cri déchirant, retomba sur le sol et disparut dans la pénombre.

Au miaulement de détresse du chat, réveillé brutalement et que Jules avait failli écraser, Titine, assoupie dans un vieux fauteuil près d'Isidore, sursauta. Elle se leva d'un bond, saisit la lampe à pétrole et se précipita à la grange car ce bruit insolite avait éveillé ses soupçons.

Elle aperçut le délinquant et s'approcha pour lui sonner une "rannaie" dont il se serait souvenu longtemps s'il avait pu l'entendre ; mais Jules, à moitié enfoui dans la paille, dormait comme une momie. Elle n'insista pas et revint près du malade après avoir lancé rageusement :

" Tu es bien là pour la nuit, bougre de cochon ! "

Le lendemain matin, bien avant l'aube, tandis que ses ronflements emplissaient la grange, Jules fut réveillé brusquement par une trombe d'eau froide qui s'abattit sur son visage.

Etourdi un instant par cette inondation, il se redressa lentement et, assis sur le tas de paille, la tête ruisselante, abasourdi, il n'entendit que vaguement et par bribes l'aubade que Titine lui avait mijotée durant la nuit.

Néanmoins, certains termes virulents frappèrent ses oreilles et le firent frissonner autant que la douche qui dégoûlait sur sa chemise et s'infiltrait dans sa cravate qui s'égouttait sur le devant de son pantalon.

La voix criarde d'une mégère déchaînée le traitait de poivrot, de vicieux, de traître, de pilier d'enfer qui avait abandonné son frère à l'article de la mort pour se vautrer dans une orgie.

Et ce sermon retentissant fut bientôt orchestré par toute l'écurie mise en émoi par ce vacarme insolite. Les vaches meuglaient, la truie grognait, les chèvres bêlaient et les poules effrayées caquetaient tant qu'elles pouvaient. Le coq vexé et furieux de voir ainsi bafouée sa réputation de réveille-matin lança à son tour ses cocoricos stridents qui éclatèrent comme des coups de cymbales dans cette surprenante cacophonie.

Quand Titine soulagée eut épuisé la litanie de ses invectives, elle abandonna sa victime qui reprenait enfin ses esprits et quitta la grange en ricanant car elle tenait dans une main sa lanterne et sa cruche vide et serrait dans l'autre le porte-monnaie de Jules.

Le dimanche suivant, à l'heure de la messe, une femme guettait depuis un moment derrière sa fenêtre et ce n'est pas par hasard qu'elle sortit de chez elle juste au moment où Titine passait. Elles firent le chemin ensemble jusqu'à l'église et, naturellement, la dame s'enquit de la santé d'Isidore. Titine la rassura. Le malade allait mieux et la période critique passée, il se remettait rapidement grâce à sa robuste constitution. Mais la commère, " plus mauvaise que la gale " affirmait-on, n'attendait qu'un moment favorable pour poser insidieusement la question qui chatouillait sa langue vipérine :

" Votre Jules est bien rentré dimanche dernier ? "

Titine sentit aussitôt une bouffée de colère lui monter jusqu'aux oreilles, ses pommettes s'empourprèrent et elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

" Mais taisez-vous, on n'a jamais rien vu de pareil, il s'est roulé dans la saleté, il a perdu son beau chapeau, sa veste est déchirée et sa chemise barbouillée s'échappait de son fond de culotte dé cousu. "

Reprenant vivement sa respiration, elle ajouta sentencieusement :

" Mais cette fois, je lui ai passé l'envie de recommencer, va ! "

La rusée flaira tout de suite un dénouement alléchant et d'un air faussement compatissant tendit la perche à Titine :

" Vos hommes vous font quand même bien du mal. Ca méritait une punition sévère "

Ainsi amadouée, flattée, la justicière ne put résister à la tentation de raconter, tant elle en était fière, le châtement infligé à son frère. Et les deux femmes se mirent à rire.

Mais Titine aurait ri jaune et regretté amèrement ses révélations imprudentes, si elle avait soupçonné les intentions de la rouée qui jubilait intérieurement dès lors qu'elle connaissait la fin de l'aventure. Et en y ajoutant ce que lui avait raconté la tenancière du café, elle allait pouvoir alimenter ses " cancaneries " pimentées d'exagérations et de commentaires venimeux.

Quand tout le village se fut bien amusé, l'impitoyable malice populaire tira la morale de cette plaisante histoire.

Depuis, quand quelqu'un se trouvait dans une situation matérielle embarrassante, apparemment sans issue favorable, qu'il se décourageait et envisageait de prendre une décision pénible et prématurée, un confident facétieux ne manquait pas de lui rappeler ce conseil :

" Avant de faire sonner la " rannaie " prenez le temps de boire un bon coup : Isidore s'est bien remis tout seul "

Et le pince-sans-rire n'avait pas toujours tort. On a vu, en effet, des affaires qui paraissaient compliquées, embrouillées s'éclaircir sans qu'on intervienne et se dénouer comme par enchantement.

Oserait-on dire encore que les Lorrains, ces gens de l'Est qu'on prétend réservés et froids, ne connaissent pas l'humour ?